

## Images d'école

Elisabeth Jacquet

Visiter une exposition comme celle-ci encore à notre âge nous fait sentir à quel point l'école reste prégnante dans notre intériorité. Je me demande si d'une certaine manière nous n'y sommes pas tous restés, l'école étant ce premier lieu véritablement social avec lequel nous devons composer. C'est aussi le premier lieu où nous nous trouvons évalués et ce souci de notre évaluation ne nous quittera plus. Cette importance attachée à l'école, la précision et le caractère personnel des souvenirs qui lui sont liés appartiennent donc à la communauté dans le sens où nous partageons ces images plus ou moins heureuses de l'institution chargée de nous transformer en êtres adaptés, socialisés, intégrés. Et même si l'image de l'école a bien changé et évolué depuis la fin du 19<sup>ème</sup>, début du 20<sup>ème</sup> siècle, date des œuvres montrées dans cette exposition, des invariants demeurent, suscitant les mêmes émotions. En voici quelques unes :

- Ce qu'il y a de bien avec cette exposition, conclut songeuse la conservatrice à la fin de notre visite, c'est que nous sommes tous allés à l'école.

Oui — debout entre les cimaises, l'école flotte autour de nous, picturale puis presque vrai : fais tes devoirs, applique-toi, à trois TB t'as une image, ah bon ? Non mais encore pour nous là maintenant ?

Tu quittes ta mère

— la première fois que j'ai accompagné mon fils à l'école, j'ai réalisé qu'il apprendrait désormais la plupart des choses seul, sans moi, je me suis mise à pleurer — pour une école qui n'a rien de *maternelle* et où tout ton corps se trouve *précipité*.

- Je me souviens des petits cabinets dégoûtants, des savons jaunes et toujours sales sur leurs tiges métalliques au-dessus des lavabos et qui pouaient le désinfectant.

Si je te dis école, ton école maternelle, primaire, à quoi ça te fait penser ?

- À la marginalité

La salle de classe est le premier endroit — en dehors de la maison — où je suis contrainte et où j'apprends à *faire mon apparition*.

Le dehors devient obligatoire, il faudra désormais sans cesse lier ce dehors au dedans. Etablir une relation avec l'école équivaut-il à quitter la maison ?

- C'était une école privée dans le nord, pour moi c'était le commencement de la vie à plusieurs, d'un rituel qui a perduré.

Quoi montrer, quoi cacher ?

Le soir avant de s'endormir elle cherche ses forces.

Un kilt écossais et un pull à col roulé la dotent de pouvoirs éminents mais se confondent avec son déguisement de fée. Une fée peut-elle aussi être écolière en kilt ? En dehors de la maison, laquelle aperçoit-on ? Comment passer d'un monde où *à table très chère fée !* à un monde où plus personne ne sait qui vous êtes en réalité ?

- J'étais un peu potelé par rapport aux autres garçons, toujours à la traîne, je n'arrivais pas à grimper à la corde.

Inquiet, tiraillé, au défi, chat glacé, pousse-toi ! Qui avec moi sous le préau *deux par deux et en silence s'il vous plaît !* Quel corps à ma taille près du mien, dans ma main quelle main ?

Parfois tout redevient calme.

Assis à une table à ta hauteur, tu lèves les yeux d'un cahier encore neuf et souris dans une pose d'écriture, la tête inclinée. Persévérant dans le temps, ce même sourire commandé mais heureux de montrer cette performance à leurs parents : nos enfants.

La marque du photographe scolaire *David & Vallois*, figurant déjà au bas des photos de classe de notre mère ne changera pas sur trois générations : *David & Vallois a été créé en 1867 et a traversé toutes les ruptures technologiques dans le domaine avec brio* peut-on lire aujourd'hui sur leur site internet.

- C'était pendant la guerre dans le Cantal. Il y avait cinq niveaux par classe. À un moment Madame Gastal, je me rappelle son nom, a dit *Maintenant prenez vos grands-mères*, sur le coup je n'ai pas compris.

Au hasard d'un rangement tu tombes sur un bon point, tiens. Ton bon point vert pâle en main, tu te demandes quoi en faire, le jeter ou le garder encore. À plus de 45 ans le mettre dans ta poche est-il une solution ?

- Ça me fait penser au magnifique cendrier que j'avais fabriqué pour la fête des mères. Rose à l'intérieur, bleu à l'extérieur, entièrement verni.

Quand on ferme les rideaux pour une séance d'audiovisuel, chaque fois c'est un peu de classe qui disparaît, du réel qui diminue, du temps qui s'assouplit.

Et puis tout change à nouveau.

Attendre les mamans sur les bancs devient risqué. Dans le préau devant tout le monde une maîtresse donne à un enfant une fessée déculottée. Quelque chose que je n'ai jamais imaginé arrive. Je me fais mal aux doigts en répétant ce geste sur ma poupée sans fesses, puisqu'à leur place se trouve le dur plastique du compartiment à piles.

Même mixte à la fin des années 60 l'école de la petite fille n'est pas celle du petit garçon.

- J'avais une robe à petits carreaux bleus et blancs je me souviens, qui faisait des volants en bas. J'avais fait pipi dans ma culotte. La maîtresse m'a grondée, a enlevé ma culotte, je suis restée comme ça jusqu'à la fin de la classe.

Au petit garçon la maîtresse aurait-elle avec la même aisance ôté le pantalon ?

La cour de récréation est cet endroit vide que tu aperçois par la fenêtre dont tu n'analyses pas encore la tristesse et où il ne se passe jamais ce que tu souhaiterais : commander, devenir celle qu'on imite, se sauver d'un incendie, s'enfuir, rester meilleure amie.

Devenus grands notre mémoire saura équilibrer ces moments :

- Ça me fait penser qu'un jour, ma mère m'a oublié.
- Oui c'est vrai, j'ai connu certaines terreurs...

Avec d'autres plus gratifiants :

- J'aimais la distribution des prix, tu sais, quand on recevait un livre.

Comment quitter l'école où commence la véritable aventure de notre corps en société ? Les maîtresses y sont encore. Les maîtresses ont une vie supérieure à la mienne. Elle apparaît dans leurs coiffures, leurs chaussures à hauts talons, leur rouge à lèvres ou leurs colliers. Les maîtresses ne semblent fournir aucun effort pour être dehors, c'est leur état naturel. Elles ne sont jamais isolées à la récréation mais arpentent la cour deux par deux, les bras croisés, leur manteau parfois d'altesse seulement posé sur leurs épaules.

Leurs vies dessinent ce que sera la mienne, l'annoncent dans le calme tracé de leurs allers-retours à travers la cour où tout surgit et s'agite et crie, incohérent. Les maîtresses sont au-dessus du désordre des corps et des sentiments. Si elles exercent leur pouvoir sur la nudité vulnérable des enfants, la leur règne grandiose et protégée, dans les hauteurs rassurantes que j'assimile au monde des adultes où je me trouve désormais plus âgée qu'elles mais avec cette sensation étrange et persistante que par rapport à elles, j'aurais encore six ans.

- C'est quand même dingue, moi aussi.